Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 25

Artikel: L'abbaye des écharpes blanches
Autor: P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218038

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Après la sécularisation du monastère, les biens de celui-ci furent régis par un gouverneur bernois, subordonné au bailli de Nyon.

En 1649, un règlement intervint sur les prébendes accordées aux pauvres qui avaient trouvé un asile dans l'ancienne abbaye. Sur les revenus de la fortune de l'abbaye, on fournissait aux prébendiers, des repas complets, du pain, du vin, des vêtements, des chaussures, du suif et de l'huile pour l'éclairage.

Le nombre des pauvres assistés par la maison, fut, en outre, porté à 150, hommes ou enfants; le gouverneur bernois, le pasteur et quelques membres du consistoire établissaient le rôle de ces pauvres. On donnait aussi une miche de pain aux pauvres passants.

Le bailliage de Bonmont se divisait en trois châtellenies : Gingins, la Rippe et Bossey.

Les bâtiments du couvent de Bonmont ont disparu, mais l'église, probablement la plus ancienne des églises cisterciennes de la Suisse, subsiste encore avec quelques modifications. Toute la construction est d'une grande simplicité; le portail à l'ouest est remarquable comme modèle de type bourguignon.

Dans son « Histoire du canton de Vaud », Paul Maillefer mentionne cette église « très simple d'aspect, mais dont les heureuses proportions forment un tout bien harmonique ». Puis il ajoute ce qui, aujourd'hui encore, a toute son actualité, car ce sont des paroles qui, s'adressant à l'âme, trouveront éternellement un écho auprès de nous tous :

« C'est dans les églises et les cathédrales que s'est surtout manifestée la pensée du moyen-âge et ses aspirations artistiques. Là aussi, au milieu des agitations d'une époque troublée, on trouve la paix et la tranquillité. A l'ombre de ces voûtes, le serf oublie un instant sa dure condition, le chevalier, les grands coups d'estoc et de taille; le fugitif même y trouve un instant de répit : l'enceinte sacrée le protège contre la vengeance de ceux qui le poursuivent. »

Le château date du dix-huitième siècle et appartient à la famille Sautter, de Genève.

Mme David Perret.

EXCUSES A TCHITCHERINE

Les Soviets ne sont pas contents,
Dis-tu, ô ! Puissant Tchitchérine,
Dans la succulente tartine,
Envoyée à nos dirigeants !
Ces derniers, envers toi sont chiches
De bons mots et de compliments ;
Je te dirai donc, franchement,
Que de tes notes, on s'en fiche !
Tu n'as pas l'air très satisfait
De nous voir garder le silence ? !
Pour répondre à ton insolence
Notre temps, précieux, au fait,
Ne mérite pas qu'on le perde ;
Aussi, puisque cela t'amuse,
Je te dirai, en fait d'excuse,
Comme disait Cambronne : M.... !

Envoi :

Ta note a produit son effet ;
Maintenant, es-tu satisfait ?

Pierre Ozaire.

APRÈS UNE VOTATION

Messieurs du *Conteur*,

Je me prends la liberté de vous écrire la présente : C'est au sujet de la votation sur la réforme du régime des alcools. Ne voilà-t-il pas qu'après avoir délivré mon bulletin de vote, je rencontre le vieux Francis, mon voisin, qui revenait aussi de voter.

Après nous être serré la main, ce brave homme me demande à brûle-pourpoint :

— Comment avez-vous voté ?

— Eh bien ! lui répondis-je avec conviction, moi, j'ai voté « non ».

Et vous voyez bien, Messieurs, que j'ai bien fait, puisque nous avons gagné.

Mais le vieux Francis, qui n'est pas un méchant homme et pour qui j'ai du respect, m'a de suite répondu, avec autant de conviction :

— Eh bien ! moi j'ai voté « oui ».

Et comme il insistait à ce que je lui dise ma raison, je lui ai répondu :

— L'alcool ne fait pas de mal, autrement les Bernois ne seraient pas de si forts lurons et de si grands travailleurs. Car certains d'entre eux en reçoivent dès leur enfance la ration dans leur café noir, à la place du lait.

Le père Francis s'était d'abord redressé lorsque je lui parlait de la rude force des Bernois. Mais qu'il soit de souche bernoise du temps de Davel ou après, ce mouvement de vanité fut passager. Il me répliqua :

— M. Samuel, vous n'êtes pas dans le vrai !

Et là dessus, après m'avoir parlé des Indiens, qui ont été anéantis à peu près en Amérique, plus par l'alcool, (appelé là-bas « eau de feu »), qu'abattus à coups de fusil, nous nous en allâmes chacun de son côté, parce que la soupe nous attendait, et vous savez la colère des ménagères lorsque — que ce soit jour de vote ou non — on vient trop tard !

Mais il ne s'agit pas de cela.

J'ai voté « non », et nous avons gagné ! Mais, dès lors, j'ai ruminé la chose et j'ai fini par me décider à vous consulter à propos du schnaps que les Bernois, nos frères, versent à leurs enfants; si j'ai été bien renseigné, moi qui jusqu'alors croyais que l'eau-de-vie ne convenait pas à la jeunesse ?

Samuel...

Ravitaillement. — Un loqueteux entre dans une boulangerie, demande quatre sous de pain, met la miche sous son bras et, tout en cherchant des sous dans sa poche, demande d'une voix lamentable :

— Y a-t-il un hôpital par ici ?

— Un hôpital ? Pourquoi faire ?

— Pour moi... J'ai la... la gale.

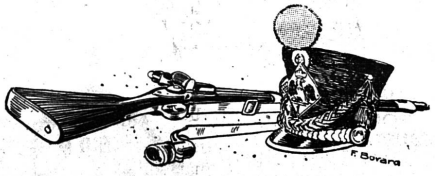
— La gale !... gardez vos sous et sauvez-vous vivement d'ici !

— Et le pain ?

— Gardez-le, gardez-le...

Tout chancelant, le malheureux sort de la boulangerie, son pain sous le bras. Au coin de la rue, il rejoint un individu tout pareil à lui et lui dit :

— A toi, maintenant, le charcutier pour du jambon...Après quoi on pourra casser la croûte.



VIEUX SOLDATS, VIEUX UNIFORMES

Notre collaborateur Mérine — M. le Dr Meylan, de Moudon — un des historiens les plus avertis de notre canton, donne au *Messager des Alpes* les intéressants détails que voici sur nos vieux uniformes.

Vers 1866, on fit un essai d'uniformes pour la cavalerie ; quelques dragons furent habillés d'un dolmann vert avec brandebourgs noirs et colbacks; on arma ces hommes de mousquetons prêtés à la Confédération par le roi de Bavière. Je tiens ces renseignements de feu M. Samuel Biéler, qui fit cette école en qualité de vétérinaire, sous les ordres de feu le colonel Quinclet. M. Biéler me fit voir une photographie reproduisant des hommes revêtus de ces costumes projetés. Cette école avait eu lieu à Bière.

« M. Quinclet, fils du précédent, colonel, lui également à Vevey, doit sûrement posséder un exemplaire de cette photographie, très intéressante au point de vue documentaire. »

Le dernier colback de tambour-major, duquel nous nous souvenons, ajoute le *Messager*, a été porté par le tambour-major Cherix, de Bex, qui, un jour de revue, à Aigle, gêné par sa coiffure pour lever la tête et lancer sa canne, la lança si malheureusement qu'elle retomba en traversant les vitres de la lanterne publique placée, alors, à l'angle du bâtiment dans lequel est actuellement logé le poste de gendarmerie, place du Marché.

Si, d'après M. le Dr Meylan, on fit, en 1866 déjà, dans la cavalerie, des essais en vue du changement d'uniformes, dans les carabiniers ce fut l'école de recrues de 1869, à Payerne, dans laquelle des essais de coiffures de toutes formes furent faits. A cette école participaient plusieurs sous-officiers, trompettes et recrues d'Aigle, c'est de cette école-là que date l'abolition du chapeau à plumes de coqs pour les carabiniers et les compagnies de sapeur du génie.

Quant aux « cantinères » est-il besoin de dire que cet « emploi » n'a jamais existé dans les troupes suisses.

Cela fait bien un jour de démonstration, pour la parade, en tête d'un cortège, de voir une jolie fille sanglée dans un uniforme qui lui sied à ravir, mais c'est tout, puisque ce costume n'a jamais été porté en Suisse.

* * *

L'autre jour à Ollon, dit, de son côté, la *Feuille d'Avis d'Aigle*, réunis par le hasard et buvant le verre de l'amitié, cinq vieux trompettes ayant tous passé leur école d'élève il y a plus d'un demi-siècle. C'étaient MM. Félix Croset à Ollon et Alexis Chamorel à St-Triphon, il y a cinquante-deux ans; Alexis Roud, Hri Constans à Ollon, et Alexis Chamorel à Antagnes, 51 ans.

Il convient de rappeler qu'alors, on recrutait les jeunes gens, désireux d'entrer dans les fanfares ou de battre le tambour, dès l'âge de 12 ans déjà, afin de passer une école d'élèves, les premiers à Lausanne, les seconds à Moudon. Cette école durait douze semaines et on y enseignait, outre la pratique de l'instrument, les éléments essentiels des solfèges. Un examen de sortie avait lieu à la fin, à la suite duquel les meilleurs recevaient des prix et les autres, s'ils n'étaient pas suffisamment qualifiés étaient éliminés ou devaient refaire une demi-école. Ce système, propre au canton de Vaud, prit fin avec l'organisation de 1874. Ces jeunes gens, instruits rationnellement, donnaient plus tard d'excellents musiciens.

L'ABBAYE DES ÉCHARPES BLANCHES

La vénérable Abbaye des Echarpes blanches, de Montreux, a célébré vendredi et samedi passés sa fête bisannuelle. L'abbé était cette fois-ci, M. Louis Blanc, ancien député, qui, assisté de sa très aimable et souriante compagne, a reçu ses administrés dans son beau verger de Brent. Ce fut charmant.

La fête de cette année coïncidait avec l'inauguration du nouveau drapeau. Le porte drapeau désigné est M. Albert Puenzieux. En présentant le nouvel étendard à la société, M. Puenzieux a lu les vers suivants, de sa composition, et qu'il a bien voulu communiquer au *Conteur* :

SALUT AU VIEUX DRAPEAU

Salut à toi drapeau, légué par nos grand-pères,
Témoin du bon vieux temps, de nos tirs de Montreux,
Combien de grenadiers, d'allure noble et fière,
Ont défilé, beau droit, suivant tes plis soyeux.

Si tu pouvais parler, que de choses à nous dire
Du Montreux d'autrefois, de ces temps généreux
Où l'on pouvait chanter, grapillonner, bien rire,
Où nul ne nourrissait des instincts belliqueux.

C'était le temps béni, où chacun à son aise
Vivait des jours heureux, cultivant nos coteaux,
Où le vin était bon, la chique point mauvaise,
Où tous passaient syndic ou bien municipaux.

La Veraye était grosse et les baies méchantes,
Mais tous les citoyens habitant entre deux,
Ne se chipotaient pas pour des questions de rentes
Et vidaient maints flacons en parlant de Montreux.

Le soir des Abbayes, les papas en goguette
Rentraient cahin, caha, au bras de leur moitié,
Murmurant bonnement à leur fille Juliette
Que la route était raide et le jambon salé.

Que les temps ont changé ! aujourd'hui l'après-guerre
Ne nous permet plus tant de rire à qui mieux mieux,
Moins chaud est le soleil et plus dure est la terre.
Quand reverrons-nous donc le beau temps de Montreux.

Mais l'espoir est en nous, ô noble Echarpe Blanche,
Nos enfants reverront le Montreux d'autrefois.
Adieu, vieux de Veytaux, du Châtelard, des Planches,
De Montreux, chers amis, nous serons tous bourgeois.

Et toi chère bannière, dormant au vieux Musée,
Tu reverras aussi le Montreux de demain.
Ils seront disparus, les gars qui t'ont portée,
Mais nous te léguerons à de plus jeunes mains.

Et ces mains seront fortes pour tenir haut la hampe
De notre drapeau neuf qui va naître demain.
Il faut des gars solides, car bien raide est la rampe
Où nous cheminerons pour grimper jusqu'à Brent.

C'est dans ce coin joli que toi, vieille bannière,
Tu flotteras encore au gré d'un doux zéphir,
Mais pour nous ce sera l'ultime, la dernière,
De voir flotter au vent tant de beaux souvenirs.

P.

Allons-y — On va au cinéma ?

— Oui, seulement, faudra se mettre devant ; l'autre fois, on était trop au fond et on n'a rien entendu.

Renommé ! — On fait des mots dans le canton de Vaud comme on y boit de bon vin. Un électeur trinque avec *son* député :

— Vous reviendrez bientôt nous voir, monsieur le député ; cette année, nos vins seront renommés.

— Ils sont bien heureux !...

PIERRE LOTI

(1850-1923).

SOUVENT les journaux nous apprennent la mort d'un homme célèbre; la plupart du temps nous accueillons une nouvelle semblable avec indifférence et nous oublions vite; mais d'autres fois, nous nous sentons frappés comme s'il s'agissait de la perte d'un ami, à nous; alors, nous demeurons longtemps à penser, avec quelque chose comme une peine, bien au fond du cœur.

Ce sentiment de tristesse, je l'ai éprouvé en lisant la dépêche suivante : « M. Julien Viaud, dit Pierre Loti, académicien, est décédé à Hendaye (Basses-Pyrénées). »

Je me souviens encore du jour où, pour la première fois, un livre du grand écrivain me tomba sous les yeux. J'étais dans un collège, dans un internat et le choix de mes lectures était sévèrement contrôlé. Songez donc : il fallait une autorisation spéciale pour parcourir Molière ! Par contre, on nous laissait libres de nous ingurgiter du Bazin à tire-larigot. Dieu sait combien j'en ai avalé et combien j'en suis dégoûté ! Un élève externe me prit en pitié, rampa jusqu'à moi et me glissa « Pêcheur d'Islande », en me soufflant : « tu verras : c'est merveilleux ! »

Je lus le volume d'un coup, en un soir, à la lumière d'une bougie, avec mille précautions, mille craintes d'être surpris. Ce fut un rêve magnifique ! Ce fut l'un des plus beaux moments de ma vie. (Il est vrai que je ne suis pas marié.) A la fin je ne prenais même plus garde au sens des phrases, je m'abandonnais seulement à leur rythme monotone et prenant. Je voyais des pays lointains, des formes atténuées par la distance, des rocs, en plein soleil. Il me semblait avoir le corps bercé d'un mouvement de vagues, parce que l'Océan était décrit dans un chapitre... J'avais de la musique dans la tête.

Depuis, au hasard, j'ai lu et relu d'autres romans de Pierre Loti :

Aziyadé, le premier en date, *Le mariage de Loti*, touchante histoire de Rarahu, qui faisait rêver ma petite amie aux contrées perdues où l'on permet d'aimer, à « Tahiti, l'île lointaine », à la « baie de Papeete sous les arbres toujours verts, parmi les roses toujours fleuries », *Le roman d'un Spahi, Fleurs d'ennui*, pages si désolées et si attachantes pour cela. *Les Désenchantées* des harems de Turquie, de cette Turquie choyée tellement par Loti et poétisée par lui. *Mon frère Yves, Matelot*, vie tragique et simple des marins, des pauvres marins obstinés dans leurs idées rudes, des pauvres marins qui partent et ne reviennent jamais plus parce que la mort les a pris, là-bas, bien loin sur la mer. Au rivage la fiancée attend, la maman attend aussi, toute vieille, toute cassée, jusqu'à la nuit tombante, et c'est en vain. Les prières adressées à la Vierge ne ramènent pas l'embarcation, les flots traînent avec eux des débris de bois, paisiblement. *Ramuntcho*, récit basque aux descriptions fraîches, conte plein de santé, de jeunesse, l'un des meilleurs de Loti.

Dans chacun de ces livres c'est le même charme, la même mélancolie des choses qui passent, des êtres qui meurent après avoir aimé, après avoir souffert.

L'amour et la mort : voilà les deux sources d'inspiration de Loti; il a parlé de l'un et de l'autre avec le talent d'un poète, avec son émotion communicative, en un style harmonieux et fluide.

Loti fut beaucoup critiqué; on lui a reproché son manque de plan, de précision, le peu de matière sur lequel il compose quatre cents pages, l'abus des néologismes, son pessimisme persistant, l'étalage souvent trop complaisant de sa personnalité, la quasi nullité de quelques-unes de ses œuvres *(Japonaiseries d'automne, Madame Chrysanthème, La hyène enragée)*, mais ces réserves faites, on ne s'étonnera pas de le voir comparé — toutes proportions gardées — comme peintre à Chateaubriand, comme causeur intime *(Le roman d'un enfant)*, à Alphonse Daudet.

Pierre Loti s'était mis tout entier dans son œuvre, on l'a aimé. Il a su exprimer les impressions fugitives causées par les gens et les paysages, il a su dire l'appréhension de la mort, la tendresse du cœur, il a su dire cela avec des mots qui sont une caresse. Et maintenant qu'il n'est plus, partout, de tous les coins du monde des milliers de ses lecteurs inconnus ont une pensée pour lui, un regret, et dans les yeux de milliers de lectrices un peu d'ombre a passé...

André Marcel.

LES VAUDOISES

JE ne veux pas parler des Vaudoises quelconques ; mais, de celles qui ont la bonne idée de porter le costume si seyant de notre petite patrie.

Il y en a de très jeunes et de très vieilles ; toute la gamme des âges s'est associée pour remettre le costume national en honneur ; et, toutes, petites ou grandes, le portent fort bien. Ce n'est pas pour les flatter ; car, je n'aime pas flatter, les dames surtout ; mais je dois dire que toutes les Vaudoises (en costume), sont jolies. Elles le savent, allez ! Sans cela, bon nombre d'entre elles auraient déjà lâché le costume ! Je les admire sans me lasser et je les trouve cent fois plus attrayantes que les beautés fagottées à la dernière mode de Paris.

Au reste, le fait qu'elles portent le costume prêche en leur faveur; ce sont des fillettes, de jeunes filles, de bonnes petites femmes ou de bonnes grand'mamans, on ne peut plus démocratiques. Rien, en effet, n'efface mieux les différences de classes, qui ne devraient du reste pas exister, comme le port de l'uniforme ou d'un costume qui est le même pour chacun. Petites Vaudoises, vous n'êtes ni riches, ni pauvres, ni jeunes ni vieilles, ni sottes ni érudies, vous êtes toutes, et tout simplement, des Vaudoises ; et ça, c'est gentil, gentil tout plein, et c'est pour cela que je vous aime, que nous vous aimons, plutôt, car il est impossible de trouver quelqu'un qui ne vous aime pas.

Puisqu'elles portent leur costume national, c'est que ce costume leur plaît, donc, elles sont simples, et, pour une femme, ce n'est pas la moindre des qualités, surtout aujourd'hui. Bref, si les Vaudoises n'étaient pas filles d'Eve, je serais enclin à dire, tout simplement, qu'elles n'ont point de défauts.

En outre, toute Vaudoise doit avoir un charmant caractère ; je ne sais si c'est une idée que je me fais ou si c'est mon admiration qui m'empêche de voir autrement ; mais, ce que j'avance là ne doit point être un théorème à démontrer, mais un axiome.

J'ai pourtant rencontré, il y a quelque temps, une Vaudoise poudrée !... et portant des souliers mordorés !... Je me suis dit : « Toi, tu n'es pas une Vaudoise authentique ! » Ça, c'est une exception; et je dois le dire, une très rare exception, si ce n'est l'unique. On dit, du reste, que toute règle doit en avoir au moins une ; la simili-vaudoise en question s'est dévouée pour ne pas faire mentir cet adage !

Je me réjouis, d'une fois à l'autre, de voir mes fillettes revêtir leur costume, et je crois que si j'avais encore le bonheur d'avoir ma mère et même ma grand'mère, je ne leur laisserai pas un instant de répit avant de les avoir vues en Vaudoises.

Pierre Ozaire.

FRITZ DE NEUENECK

(Suite.)

A droite et à gauche, on tire dans le village. Les Français qui s'approchent des maisons sont perdus, ceux qui entrent ne ressortent plus. Et là-haut, sur le plateau, le canon tonne plus que jamais, mais nous avions compris que la mauvaise surveillance avait permis aux Françlis de nous tourner en passant la rivière. Le bruit immense du combat étourdit ; on ne distingue plus rien, on ne sait plus que tirer sur ceux qui s'approchent de trop près. A côté de nous, sur la galerie des Zbinden, les enfants caressent le gros chien qui gronde et secoue sa tête armée d'un énorme collier ; de temps à autre il se lèche le sang qui coule d'une plaie à la cuisse.

— Maintenant, dis-je à mes deux camarades, approchons de chez nous, chacun son tour.

Nous descendons tous les trois, pendant que les enfants nous supplient de rester. Hans leur dit :

— Nous allons revenir tout de suite, attendez.

Alors tous se blottirent derrière la galerie à côté de la mère, qui reste là, une grosse fourche de fer en main. Nous avons su plus tard que la mère avait défendu longtemps son foyer, puis qu'elle avait dû céder et que des bandes de pillards, comme il y en a partout, avaient tout dévalisé chez ces braves gens.

Dans ce moment, il me sembla entendre à travers le bruit les aboiements de nos chiens. Tous les trois nous traversons les petits vergers.

Près de l'auberge, il y avait déjà des soldats les uns devant la porte, les autres dans la cour. Près de la rivière, notre gros chien Néro tournait en montrant ses crocs, autour d'un soldat. On voyait, dans le clair de la nuit, la grande besace en peau rouge tenue par une bretelle. Chaque fois que le soldat faisait un pas, le chien tournait derrière lui pour le mordre. Enfin l'homme se baisse, puis tire sur le chien, qui roule à terre et ne peut se relever. Alors Hans, Gottlieb et moi nous devenons furieux, le soldat roule à son tour au bas de la berge et de la berge dans l'eau, puis nous courons à la porte devant laquelle dix ou douze grands soldats se disputent.

C'est un moment terrible ; au bout du village on entend le bruit sec des fers des chevaux, puis la terre tremble, tandis qu'on voit à droite et à gauche luire les sabres. Ce sont nos dragons qui balaient toute la rue. Ceux qui assiègent la porte s'échappent à droite et à gauche, et nous entrons dans la maison par le jardin. Sur la galerie, le père de Grettli et les domestiques attendent ; dans la grande salle les femmes pansent un de nos gens qui a le bras brisé ; Grettli lave la plaie, sa mère tient la tête du blessé. C'est à peine si on nous voit.

Dans la rue le bruit recommence. La lune a disparu, on ne voit plus rien qu'une lueur qui brille d'un instant à l'autre. Tout à coup les dragons passent, chassés par une multitude de bayonnettes qui garnit toute la largeur de la rue, pendant longtemps encore on entend marcher et courir, et, de loin en